

Les veuves se remarient... les veufs hésitent...

Autor(en): **Xem**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223162>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pion, seulement, la justesse de son « bourdon » laissait, parfois à désirer et on se rappelle certain jour d'Ascension où le bon taupier ayant entonné admirablement faux le cantique 40 :

« Du rocher de Jacob toute l'œuvre est parfaite... les fidèles, désorientés, s'éparpillèrent, qu'à la fin du premier verset, il était bel et bien tout seul à chanter.

« Car il est notre Dieu, notre haute retraite ».

Les régents s'étaient tus les premiers, jugeant inutile de continuer la cacophonie, mais Pierre-Auguste n'en avait pas moins poursuivi jusqu'au bout. Mme la taupière n'avait jamais été si fière, depuis le jour de ses noces.

— Quand je disais, s'écriait-elle en sortant du temple, quand je disais qu'il n'y a pas un qui puisse tenir avec lui. Avez-vous entendu comme il a mené le cantique ! M. le pasteur lui doit une fière chandelle, sans Pierre-Auguste ça craquait au beau milieu...

Le pasteur Vurlod ne partageait peut-être pas l'enthousiasme de la taupière, car, pour le chant de la fin, il avait indiqué un psaume peu coutumier — j'ai oublié le numéro — que seuls les régents étaient capables de mener à bien. Mais cela n'empêcha pas Pierre-Auguste de manœuvrer sa basse ; seulement, il y mit moins de force et moins de conviction et l'affaire marcha à souhait. Mme la taupière l'approuva de s'être ainsi contenu.

— Tu leur aurais fais vergogne en les remettant au pas. Et puis, c'est leur affaire s'ils « s'emboconnent », le ministre saura bien leur dire ce qui en est.

Mais le triomphe de Pierre-Auguste Denoréaz, crieur public, taupier et colleur d'affiches, c'était le chant patriotique. Ah ! là, personne n'était de taille à lui en remontrer. Son répertoire n'était pas très copieux, mais l'exécution ne laissait rien à désirer. Il chantait le *Canton de Vaud* du doyen Curtat, l'*Helvétie* de Juste Olivier et *Roulez tambours*. Il n'en disait jamais d'autres, mais aussi comme il les disait. A la pinte des Amis, les soirs de mise, quand Pierre-Auguste, un peu éméché par les enchères et le bon vieux en-tonnait :

Il est, amis, une terre sacrée...

Jeannette Tauxe, la pintièrre allait vite ouvrir les fenêtres pour éviter les bris de vitres. Malheureusement, la voix portait si loin dans la rue, que le chien de l'assesseur et celui du boucher Guentsch, se mettaient de la partie et aboyaient jusqu'à ce que tous leurs camarades aient répondu. Et cela faisait, je vous assure, un tant joli concert.

Quant à *Roulez tambours*, vous pensez comme il le lançait vibrant et sonore. Tout le monde, dans la pinte faisait, d'ailleurs, sa partie dans le cœur et si, par aventure, le « gâpion » Michaud, attiré par ce vacarme, essayait d'apaiser cette fièvre musicale, Pierre-Auguste, le couplet fini, ne se faisait pas faute de dire au gardien de la sécurité publique ses quatre vérités.

— Tu devrais bien avoir mille pieds de honte ! Venir tarabuster des citoyens qui chantent la patrie. On est Vaudois, ou quoi ? On ne vient pas des Allemagnes ? On est bourgeois de par ici, je pense.

— C'est pas une raison pour « bouèler » !

— Qui est-ce qui « bouèler » ? On chante et des toutes belles encore. Allons, bois un verre et ne dis plus de pareilles gandoises, tu vas te faire dévousoyer.

Et le gâpion Michaud, qui était ami de la paix et du bon vin, buvait un verre et ne disait mot, tandis que Pierre-Auguste, bien « emmodé », criait :

— Encore une fois le dernier verset. Ça n'a pas « fronné » comme il faudrait. Veilles-toi au refrain brigadier Henchoz... Vas-y d'attaque. Une, deusse, troisse.

Comme crieur public — car il en faut revenir à ses fonctions officielles, — Pierre-Auguste, je l'avoue, n'avait pas son pareil. Non seulement pour la puissance vocale, mais encore, mais surtout, pour la diction. Eh ! ne riez pas. Il y a diction et diction. Assurément qu'il n'eût pas dé-

taillé la *Mort du loup* ou le monologue de *Figaro*, mais il avait la diction de son emploi, la diction d'un crieur public. Et ne l'a pas qui veut. Il « lançait » le mot important avec une virtuosité incomparable. Pas besoin de l'entendre deux fois. Après une audition, on était fixé sur la valeur du communiqué. Il savait, sans en avoir l'air, signaler l'affaire avantageuse, la bonne vente, la soirée intéressante. Ses clients lui disaient, en passant la piécette :

— Vous me « soignerez ça », Pierre-Auguste.

Mais Pierre-Auguste n'était pas homme à transiger avec sa conscience et il ne « soignait ça » que si, réellement, ça méritait des soins. Publier la vente d'une vache douteuse ou la liquidation d'un stock de vieilleries démodées ne lui paraissait pas une œuvre digne d'égarde. Il l'accablait sans zèle et sans insistance. En revanche, aux bons avis, il mettait toute son application. Et c'est surtout le « Qu'on se le dise » final et péremptoire qu'il figolait. Toutes les bonnes femmes connaissent les nuances de cette conclusion et en déduisaient les qualités de l'annonce. Ou bien Pierre-Auguste, grommelait ce « qu'on se le dise » machinalement, comme une insignifiante redite, ou bien il l'accentuait légèrement sans, toutefois insister trop, ou encore il le formulait de façon militaire en relevant la tête et en regardant son monde. Dans ce dernier cas, l'erreur n'était pas possible, l'affaire était digne d'intérêt et « on se le disait » d'un bout à l'autre de la ville. Entre ces trois dictions, il y avait encore des demi-teintes, des degrés, des intentions qui n'échappaient à personne et dont on tenait bon compte. D'ailleurs, la réputation de sagesse et de véracité du crieur-taupier-colleur s'était affirmée en même temps que son talent, et les gens ne doutaient jamais de ses dires.

— C'est Pierre-Auguste, qui a ça conté, affirmaient les commères.

Et cette référence suffisait à garantir l'authenticité de l'événement.

Brave crieur ! Il est mort depuis longtemps — j'étais enfant, que déjà ses cheveux grisonnaient, or je ne suis plus de la première jeunesse, ni même de la seconde, oh ! non — sa vie s'écoula sans amertume, sauf peut-être le chagrin de ne pouvoir laisser sa charge à un fils continuant la dynastie. Mais, chose curieuse, Loion-Julot, héritier légitime de Pierre-Auguste, n'eût de son père ni la voix tonitrante, ni le goût des bonnes « bouèlées ». C'est un paisible, un peu parle, qui a fait sa carrière dans les pompes funèbres — fonctions plutôt silencieuses et finit ses jours, concierge et jardinier du cimetière.

Les hommes se suivent et ne se ressemblent pas.

La consigne. — Mme de M... avait donné l'ordre, un jour, à son valet de chambre de dire qu'elle n'y était pas. Le soir, dans le nombre des personnes qui s'étaient présentées, le valet lui nomme Mme V... sa sœur.

— Eh ! dit-elle, ne vous ai-je pas dit que, quelque ordre que je vous donne, j'y suis toujours pour elle ? Le lendemain, Mme M... sort.

Mme V... revient.

— Ma sœur y est-elle ?

— Oui, madame, répond le domestique.

Mme V... monte, elle frappe de toutes parts et longtemps. Elle redescend.

— Il faut bien que ma sœur n'y soit pas.

— Non, madame, dit le valet, mais elle y est toujours pour vous.

UN TOUR DE FORCE.

LE « Courrier maritime de France » publie un article qui s'intitule « Symphonie en P majeur » et qui s'adresse à la grande famille des pêcheurs. Voici un bref extrait de cette fantaisie :

« Pauvres pêcheurs pêchant péniblement pardon ! Pourquoi perdre patience, pleurnicher, parfois pleurer, pousser plaintes, pour péricliter prétexte pénurie pageots, pagres, poulpes, pieuvres, phoques ; présentant péril partisans presque précipiter parapets ponts, puits, plonger précipices profonds... »

Nous arrêtons là cette citation, car l'article occupe toute une demi-colonne !

L'HOMME EST UN ANIMAL.



L'HOMME est un animal qui fait des outils... La définition, si je ne me trompe pas est de l'Américain Franklin. Et c'est peut-être la meilleure que je connaisse. Le langage articulé ?... Certains oiseaux, les corbeaux par exemple, n'en ont-ils pas un, élémentaire ? Et sommes-nous bien sûrs qu'il n'en soit pas de même de quelques races de singes ? L'intelligence ?... Quelles sont ses limites ? Où commence l'intelligence, où finit-elle ? Les abeilles, les fourmis, les termites accomplissent des travaux en commun compliqués, difficiles : instinct, intelligence ? On en discute. Mais une chose est certaine : ils ne font pas d'outils ; l'homme seul...

Bon. Ecoutez maintenant.

Mardi dernier, au Collège de France, un savant étranger, M. Kohler, a fait une conférence sur « l'intelligence des singes ». Conférence appuyée par des films qui permettaient de contrôler ses propres expériences. Entre autres choses on a pu voir ceci :

Un chimpanzé est dans une cage dont le grillage est assez large. Hors de la cage, à une distance assez grande, on a placé sur le sol des bananes dont il est friand ; et, plus près de lui, deux bambous. Pour atteindre les bananes, les faire rouler jusqu'à portée de sa main, le chimpanzé s'empare d'un de ces bambous. Ça, c'est déjà bien. Cela dénote quelque intelligence, n'est-il pas vrai ?... Mais attendez la suite,

Le bambou est trop court : il n'arrive pas jusqu'aux bananes. Le chimpanzé l'abandonne, essaie du second. Peine perdue ? Ces deux bambous sont de la même longueur. Alors le chimpanzé les considère attentivement. Il constate que l'un a été scié au-dessous d'un des nœuds. Il s'empare de l'autre, un peu plus mince, et l'emboutit dans cette sorte de mortaise. Ayant ainsi doublé la portée dont il dispose, il peut atteindre les bananes.

...Se servir d'un bâton quelconque, ce peut être instinctif. Mais « emboutir » un bâton dans un autre, c'est fabriquer un outil ! Outil grossier, rudimentaire, mais outil tout de même. Car il y a fallu une adaptation raisonnée.

Mais alors, alors... l'homme ne serait plus le seul animal qui fabrique des outils ! Ma foi, tant pis pour Franklin : c'est rudement intéressant !

Armorial des Communes vaudoises, par Th. Cornaz et F.-Th. Dubois. — Livraisons 21-22. — Editions Spes, Lausanne.

Voici les avant-derniers fascicules de l'imposante publication qui totalise actuellement 88 planches de 4 armoiries, soit 352 blasons communaux. Il n'en reste donc plus qu'un solde de 36 à publier pour que le compte des 388 communes soit réglé. Il est vrai de dire que plusieurs communes vaudoises n'ont pas encore adopté d'armoiries. Elles feront bien d'y pourvoir sans retard, la terminaison de la publication de l'Armorial commencée en 1923, étant annoncée pour l'automne prochain. Voici les communes qui figurent dans les dernières livraisons : La Rippe, Crassier, Naz, Chabrey, Mésery, Prahins, Corsier, Corseaux, Oleyres, Bussy, Jouxteins, Goumoëns-le-Jux, Marnand, Cremin, Chamblon, Villars-Epenay, Mutrux, Cheseaux-Noréaz, Valepres-sous-Ursins, Valeys-sous-Rances, Vieh, Cuarny, Villars-Bramard, Poliez-le-Grand, Gossens, Correvon, Les Cullayes, Suscévaz, St-Légier, Martherenges, Prilly, Rossenges. — A l'occasion du prochain « 14 Avril », le comité du 14 Avril mettra en vente dans toutes les communes du canton, par les soins de Pro Juventute, des cartes postales tirées de l'Armorial et reproduisant chacune un écusson communal.

LES VEUVES SE REMARIENT... LES VEUFs HÉSITENT...

LE N journaliste japonais a interrogé trois veufs et trois veuves sur leurs projets matrimoniaux.

Premier veuf. — J'étais heureux en ménage. Oh ! oui, je l'étais... Je ne pourrai l'être davantage. Je ne me remarierai pas.

Deuxième veuf. — Mon ménage était un enfer ; me voilà délivré. Je ne me remarierai pas !

Troisième veuf. — Ça marchait mal dans mon premier ménage, encore plus mal dans mon second. Je ne suis pas curieux de tâter un troisième.

Première veuve. — J'ai été heureuse en ménage. Je puis l'être encore. Les maris valent mieux qu'on ne le prétend. Je me remarierai.

Deuxième veuve. — J'ai été malheureuse dans mon premier ménage. J'aurai des chances au second. Je me remarierai.

Troisième veuve. — J'ai été heureuse avec mon premier mari, malheureuse avec le second. Il faut jouer la belle: Je me remarierai! *Xem.*

Le mari à sa femme. — Au commencement, j'ai fait la chambre, ensuite le salon, maintenant je dois encore faire les courses!...

— Ne crie pas si fort... on va te prendre par le domestique!



**SOUVENIRS DES CAMPAGNES
DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL**

Nous arrivâmes enfin à Abrantès. Pour faire les douze lieues qui séparent Castel-Branco d'Abrantès, nous étions restés quatorze jours en route, y compris le temps que nous passâmes dans deux villages pour nous y reposer.

Pendant cette terrible route de Castel-Branco à Abrantès, je fis un peu de tous les métiers; je fus tour à tour chef de parti, pour nous procurer des vivres, boucher, boulangier, et enfin cuisinier. Je faisais tout cela pour prouver à nos soldats qu'il faut, en campagne, savoir se plier à tout. Je me suis souvent demandé comment j'avais pu supporter tant de fatigues et de privations avec autant de patience et de gaieté.

Abrantès, sur le Tage, est une ville bien fortifiée, autant par sa position que par le fort qui la domine. Nous y trouvâmes notre chef de bataillon, de la Harpe, de Rolle, qui était resté malade à Valladolid, ainsi que plusieurs de nos officiers, avec un certain nombre de soldats, qui s'étaient égarés dans la forêt dont j'ai déjà parlé.

Après cinq jours de repos, nous apprîmes que notre colonel Segesser, de Lucerne, avait été nommé commandant de place d'Abrantès. — Nous quittâmes cette ville pour nous diriger sur Lisbonne; mais, arrivés à Santarem, nous reçûmes l'ordre d'y rester. Cet ordre fut pour nous un grand sujet de satisfaction.

Santarem est située sur une colline assez élevée, et se trouve fortifiée autant par la nature que par l'art. Les habitants nous reçurent avec beaucoup d'affabilité, et nous n'eûmes qu'à nous féliciter du séjour que nous y fîmes pendant une quinzaine. Je profitai de ce temps pour aller souvent à la chasse avec des habitants de l'endroit, qui se prêtèrent avec beaucoup de complaisance à m'accompagner. Le gibier le plus commun est le lapin sauvage, contre lequel on emploie le furet. La chasse a été dans toutes mes campagnes le moyen de m'endurcir à la fatigue; aussi n'ai-je pas cessé d'y recourir en Italie, en Portugal et même en Russie.

De Santarem, nous retournâmes à Abrantès. Nous étions très mal logés dans cette dernière ville, quoique les vivres fussent en abondance. Bien que notre régiment eût horriblement souffert dans ces maudits déserts du Beira, je fus étonné de voir combien peu d'hommes nous manquaient, après un voyage fait à travers un pays sauvage, inhabité, et dans une saison aussi affreuse que le mois de novembre 1807.

D'Abrantès, où nous restâmes environ trois mois, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Elvas, ville située au sud, dans la province de l'Alentejo et à peu de distance de Badajoz. Nous eûmes six journées de marche d'Abrantès à Elvas. C'est un très beau pays, mais mal cultivé et plein de brigands de la pire espèce. Je crois devoir raconter un trait qui caractérise ces coquins-là. — Avant d'arriver à Elvas, j'étais à l'arrière-garde, lorsque je vis sur la route l'un des nôtres, blessé au pied, et ne pouvant plus avancer. N'étant plus qu'à une portée de fusil de notre destination, je l'encourageai à se remettre en marche, puis je le quittai pour me rendre à la tête du bataillon. Je n'avais pas fait cent pas, que j'entendis pousser des cris de dé-

resse, et que je vis notre pauvre Vaudois entouré de trois brigands.

Accompagné de deux soldats, j'accourus à son secours, mais il était trop tard, il venait d'être poignardé. Décidé à tirer vengeance de cet abominable crime et armé de mon fusil à deux coups j'ajustai avec tant de bonheur, à environ 120 pas, l'un des brigands, qu'en m'approchant de lui, je m'assurai qu'il était bien mort. Le bras était cassé et la poitrine traversée d'une balle. Les deux autres bandits nous échappèrent.

Elvas est l'une des premières places fortes du Portugal, à deux lieues des frontières et de Badajoz, grande ville d'Espagne. Elle est défendue par deux forts d'une certaine importance: le fort de la Hyppe et celui de Ste-Lucie, moins considérable que le premier. Ces forts étaient gardés par quelques compagnies de notre bataillon et par un petit nombre d'artilleurs français. — A notre arrivée à Elvas, il y avait des troupes espagnoles et portugaises. Les premières partirent pour l'intérieur du Portugal et les autres pour Valladolid. Ces soldats furent remplacés par 500 dragons français, avec lesquels nous n'avons cessé de vivre dans la meilleure intelligence.

Les chaleurs commençant à se faire sentir, les Suisses eurent un peu de peine à s'acclimater, ils tombaient malades à tour de rôle. Heureusement que la maladie n'était pas dangereuse et qu'ils se rétablissaient au bout de quelques jours. Quant à moi, habitué aux chaleurs depuis ma campagne de Naples, je me portais à merveille. Du reste, nous avions eu jusqu'alors une température fort supportable.

En me bornant à relater les faits consignés dans ma correspondance et mes quelques notes, il m'eût été impossible de donner une idée des opérations militaires de l'armée de Portugal. — C'est cette lacune que j'ai voulu combler en donnant quelques détails généraux sur la campagne. J'ai trouvé les renseignements qui m'étaient nécessaires dans les ouvrages de l'époque, et surtout dans celui du baron Thiébaud, lieutenant-général dans l'armée de Portugal.

Le maréchal Junot, plus tard duc d'Abrantès, était le commandant en chef de l'armée. Le départ de cette armée, réunie à Bayonne et dans les villes environnantes, commença le 17 octobre 1807. Divisée en quatre divisions, qui devaient traverser l'Espagne, le bataillon du deuxième régiment suisse se trouvait dans la quatrième colonne de la deuxième division. Dans la première division se trouvait le premier bataillon du quatrième régiment. Nos deux bataillons se rendirent d'Irun à Salamanque, à six jours d'étapes l'un de l'autre. Le premier bataillon du quatrième régiment suisse arrivait à Salamanque le 12 novembre, et le deuxième bataillon du deuxième régiment, d'après son ordre de marche, n'y arrivait que le 18 du même mois. Il est remarquable que, depuis notre séparation, nous n'avons pas eu une seule fois l'occasion de revoir, en Portugal, nos camarades du premier bataillon du quatrième régiment.

L'armée française était forte de 24.133 hommes, y compris l'artillerie et la cavalerie; ces forces devaient se joindre à l'armée espagnole, comptant quarante-six bataillons, sous les ordres du général Caraffa, et se diriger ensemble sur Lisbonne.

Nous avons déjà vu, par l'exemple du bataillon suisse, les souffrances qui attendaient ces divers corps. — Il est évident qu'après avoir traversé l'Espagne, l'armée avait non seulement besoin de repos, mais d'être approvisionnée, et qu'en entrant en Portugal, elle ne trouva que de nouvelles fatigues. La deuxième division souffrit énormément. Sans pain, sans souliers, traversant une contrée dépeuplée et sans ressources, dans un pays hostile, ce n'était plus une armée en marche, c'était une masse d'hommes ne sachant plus où ils allaient. Pendant la nuit, les guides ne pouvaient plus diriger la marche. Depuis Bayonne, l'armée avait déjà perdu beaucoup de monde. Le général en chef, même son état-major, subirent également les calamités d'une marche dont les souffrances dépassent toute idée.

Après les terribles journées passées dans le

Beira, l'armée put se refaire à Abrantès et les traînards y arrivèrent.

Sur ces entrefaites, le roi avait quitté Lisbonne, avec la flotte portugaise, le 28 novembre 1807, au matin. — Le duc d'Abrantès envoya proclamation sur proclamation, pour calmer l'effervescence des populations, qui était au comble; puis il entra lui-même dans la capitale avec 1500 grenadiers et une partie de son état-major, et prit ainsi possession d'une ville comptant plus de 200.000 âmes. Le général de Laborde fut nommé gouverneur.

Les soldats rejoignirent alors leurs corps respectifs soit sur des bateaux, en descendant le Tage, soit par terre.

(A suivre).

Au Bourg-Ciné-Sonore, deuxième semaine de *Weary River*, vu le grand succès remporté par cette bande, la première à Lausanne 100% parlante et chantante. Richard Barthelmess donne au rôle de Jerry un puissant caractère et détaille d'une voix infiniment émue la mélodie de « *Weary River* ». Betty Compson, artiste toujours égale à elle-même est attrayante dans le rôle si tragiquement humain d'Alice. Tout dans cette bande éveille la sympathie et l'optimisme. Que voilà une belle et saine leçon! Le cinéma n'en est pas prodigue et c'est pourquoi il faut y insister (« *Tribune de Genève* »).

Au programme le *quatuor de Rigolotto*, chanté magnifiquement, entre autres par Galli-Curci et Gigli.

Tous les jours, matinée à 3 heures sauf samedi et dimanche deux matinées à 14 h. et 16 h. 30. Soirée à 20 h. 30.

Chez l'avocat. — Voyons, mon ami, dites-moi les choses franchement et clairement: c'est à votre avocat de les embrouiller ensuite!

Pêcheurs

ABSOLUMENT tout pour la pêche
MARCHANDISES FRAICHES constamment renouvelées

MAYOR

Grand-Pont

LE SPÉCIALISTE POUR
la CHASSE, le TIR, la PÊCHE

à LAUSANNE

Pour la rédaction:
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RD Le vrai chemisier-spécialiste
Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIONNÉES, COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.
Robert DODILLE
Lausanne Haldimand, 11

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes:
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois